

Québec français



Les jasminettes

Véronique Nguyễn-Duy

Number 103, Fall 1996

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/58582ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Nguyễn-Duy, V. (1996). Review of [Les jasminettes]. *Québec français*, (103), 121–122.

Les jasminettes

par Véronique Nguyen-Duy

Avez-vous remarqué l'espèce de frénésie qui s'empare de plusieurs personnes à l'arrivée du printemps ? Après le dernier mois de l'hiver, où chaque année on désespère que ne cesse un jour cette nuit éternelle, le moindre phénomène laissant présager le retour des beaux jours est salué comme une délivrance. C'est ainsi qu'au premier rayon de soleil les restaurateurs plantent quelques tables dans la gadoue, que les vitrines exposent des vêtements dont le prix est inversement proportionnel à la quantité de peau cachée et que les commerçants des quartiers touristiques ajustent leurs prix à la hausse.

Parmi ces signes annonciateurs de l'été figure en bonne place ce que j'appelle le *syndrome des revues de mode*. Comme le chien de Pavlov, chaque printemps me fait saliver à la perspective d'un corps sain, mince et bronzé. Et dans un réflexe conditionné, j'adhère inévitablement, pour quelques jours du moins, à un régime de vie spartiate conjuguant régimes minceur et exercices tonifiants. Je me précipite donc sur ces bibles de la renaissance esthétique que sont les magazines féminins, scrute d'un œil inquiet les corps longilignes des mannequins, planifie l'achat d'une foule de vêtements que je ne porterai jamais et note soigneusement les mille et un trucs pour perdre cinq kilos en deux semaines, rester fraîche dans la canicule et bronzer aussi intensément que sécuritairement. Je vous le jure, la période des résolutions ne se situe vraiment pas autour du premier de l'An. Mais le syndrome des revues de mode, qui atteint son paroxysme au printemps, ne s'attaque pas qu'aux kilos en trop. Ainsi ces revues abondent de conseils me permettant d'établir une meilleure communication avec mon *chum*, d'assainir mes relations avec ma mère et de négocier plus adroitement ma prochaine augmentation salariale. En bref, on nous suggère des façons de gérer le corps, la garde-robe, le stress et les relations interpersonnelles.

Jusque-là, rien de bien grave. Après tout, pourquoi ne pas profiter des conseils d'experts en beauté comme on le fait en matière de bricolage, d'horticulture ou encore de cuisine ? Pourquoi ne pas se lancer dans un vaste projet de rénovation visant le corps et l'esprit plutôt que la salle de bains ou encore la chambre à coucher ? À cause de l'imputabilité. En effet, personne ne me reprochera d'avoir éprouvé de la difficulté à bâtir une étagère en pin ou encore d'avoir laissé sécher mes fines herbes sur pied. Au pire, on rira un bon coup, et au mieux, on me félicitera d'avoir tout de même tenté le coup. En contrepartie, si mon corps a subi un indéniable empâtement durant l'hiver et si mon teint évoque davantage le pruneau séché que la pêche, c'est la preuve tangible de ma négligence. Si je ne peux plus supporter mes amis, que je ne fréquente jamais les endroits branchés et que je ne planifie pas de vacances aux Îles-de-la-Madeleine ou à New York, ma vie est nécessairement « drabe », ce qui est évidemment de ma faute. Et de l'imputabilité à la culpabilité, il n'y a qu'un pas. Là réside toute la différence entre les revues féminines et les autres.

Je me sens donc coupable d'être tentée par un spaghetti extra-boulettes plutôt que par une salade composée, de préférer une journée de farniente à un programme d'entraînement olympique, ou encore d'envoyer promener mon *chum* plutôt que de m'acharner à comprendre ses crises existentielles. Pourtant, dans un geste d'autoflagellation aussi incompréhensible qu'irrépressible, je dévalise le marchand de journaux de son inventaire de revues féminines. Affalée dans mon vieux divan démodé, en sueur dans un t-shirt informe, je me gave de « conseils beauté », de « plans d'attaque minceur », de « guide décoration » et de trucs sur les meilleures façons de draguer, garder ou encore larguer l'homme de mes rêves. C'est comme une drogue, un cercle vicieux. Plus je consomme de revues féminines, plus je me sens grosse, moche et pas fine, et plus je me sens mal, plus je cher-

che des solutions dans ces revues. Je rêve de beauté, de perfection et d'harmonie.

C'est précisément ce type de représentations qui constitue les fondements de la télésérie *Jasmine*, diffusée l'hiver dernier par le réseau TVA. En effet, même si cette dramatique avait pour objectif d'aborder de front la question du multiculturalisme, elle nous serinait aussi une vision idéalisée de la jeune femme des années 1990. Comme le disait Jean-Claude Lord, concepteur et réalisateur de la série : « *Jasmine* raconte surtout l'histoire de six filles de 25 à 30 ans — trois policières, une journaliste, une étudiante, une travailleuse sociale »¹. Et c'est effectivement autour de ces jeunes femmes, toutes remarquablement belles, talentueuses et émancipées, que se tisse l'intrigue.

Les *jasminettes* ont des corps de rêve, ce que ne manque pas de souligner la caméra, sont habillées comme de véritables cartes de mode et vivent dans de luxueux condominiums décorés à la toute dernière mode. Elles sont aussi entourées d'une pléiade de beaux amants romantiques qui, une fois leurs lourdes responsabilités professionnelles accomplies, se transforment en véritables bêtes de sexe. Enfin, les *jasminettes* sont toutes liées par une solide amitié, manière de sororité actualisée qui les unit dans l'adversité. C'est donc dans la sérénité que *Jasmine* apprend que la belle Antonia couche avec son ex-amant. Et c'est sans surprise qu'Antonia découvrira que Leila a profité d'une visite impromptue pour la reluquer durant ses ébats amoureux avec l'ex en question. Tout cela lors d'une même conversation et sans l'ombre d'une pointe de jalousie, sans le moindre rappel à l'ordre en matière de vie privée. Ben voyons ! L'amitié féminine est au-dessus de ces viles considérations.

La télésérie *Jasmine* érige donc en véritables modèles ces femmes de l'ère de la rectitude politique, noyées dans une invraisemblable surenchère de beauté, d'harmonie et de bons sentiments. Exit les petites boulottes. Exit les filles aux prises avec des *chums* qui passent leurs soirées devant leur téléviseur. Exit les jalouses, les pas bonnes et les désengagées. L'impératif en est un de séduction et on n'hésite pas à

polariser les représentations pour enfoncer davantage le clou.

Ainsi ce n'est pas anodin si les méchants de l'histoire sont nécessairement laids et mal habillés, s'ils vivent dans des appartements ordinaires et s'ils font mal l'amour. Ne riez pas, c'est bel et bien ce qui nous est proposé dans la série. Ainsi la jeune femme qui déteste Jasmine, interprétée par Nadia Paradis, n'apparaît jamais sous un jour séduisant. Son vilain comparse, interprété par J.-C. Lauzon, est explicitement dépeint comme un mauvais amant. Bref, le message véhiculé est que seuls les gentils sont beaux, heureux et choyés en amour. Les autres, les pas beaux et les pas fins, évoluent dans un univers à leur image.

La grossièreté de la démonstration devrait faire sourire mais, étrangement, elle n'a pas soulevé l'ombre d'un sourcil. Comme si tout cela allait de soi. Le téléroman s'arrimant de plus en plus explicitement à des causes sociales², il lui faut désormais des porte-parole dignes de ce nom. Et si l'on en croit Jean-Claude Lord et ses acolytes, l'avenir de la société québécoise est entre les mains de la *jasminette* qui sommeille en chacun de nous. La beauté physique, l'harmonie d'un décor et la qualité de nos relations amicales ou amoureuses, que nous pouvons toutes cultiver, sont ici autant de signes ostentatoires d'une prétendue qualité morale. Les revues de mode, très rigoristes avec leurs conseils beauté, leurs plans d'attaque minceur, leurs trucs décoration et leur pop-psychologie, sont-elles en voie de devenir de véritables manifestes politiques ?

Notes

1. Sylvie Halpern, « Le défi de Jasmine », *L'Actualité*, vol. 21, n° 2 (février 1996), p. 77-78.
2. Voir Véronique Nguyen-Duy, « Quand le téléroman donne dans le sociétal », *Québec français*, n° 101 (printemps 1996), p. 106-107.



Line Arsenault

La vie qu'elle mène

par Jean Frenette

Il y a plusieurs façons de passer son séjour sur cette Terre. Nous pouvons mener notre vie, laisser la vie nous mener ou encore mener notre vie où elle nous mène. Dans ce dernier cas, il s'agit simplement de ne pas nous battre contre notre vie, mais plutôt de faire preuve de ténacité pour aller là où elle nous pousse. C'est le chemin pris par Line Arsenault, auteur de bandes dessinées. Elle n'a pas vraiment choisi de nous faire rigoler et réfléchir avec ses petits bonhommes, mais ils se sont imposés d'eux-mêmes, ou presque.

L'aventure commence dans sa ville natale, Matane, alors qu'elle écrit hebdomadairement dans le journal de l'endroit, *La Voix gaspésienne*. Âgée de 15 ans, Line Arsenault y va de chroniques d'humour et d'humeur. Un peu plus tard, elle se met à dessiner ses petits bonhommes pour accompagner ses écrits.

Rapidement, les personnages de Line Arsenault prennent leur place et le dessus. Arrivée à Québec à 23 ans

sans le sou et sans emploi, elle présente un article au journal *Le Soleil*, et la rédaction tombe sous le charme des charmants « philosophes » créés par Line. Durant un an, à tous les dimanches, les lecteurs du quotidien de Québec suivent les réflexions toutes simples mais empreintes d'un morceau de vie de ceux qui deviendront célèbres sur les T-shirts : *Les Mecs*.

